

Roger AUDIBERT (A.E.T.)

*

PÉNÉTRATION
DANS
MARSEILLE
ET
PRISE DE
NOTRE DAME
DE LA GARDE

*

AOÛT 1944

PRISE DE NOTRE DAME DE LA GARDE

Le 24 au soir, la Première Compagnie du 7ème R.T.A., regroupée, après s'être battue à St. Julien, sur la Canebière, à la Porte d'Aix, etc . . . cantonne dans les maisons bourgeoises du Cours Pierre Puget. La soirée est belle, les platanes centenaires abritent nos préparatifs. Les filles, sur le pas des portes, sourient aux lendemains meilleurs, aux anges. Peut-être aussi à nous, qui au petit jour, attaquons la Basilique haut perchée. C'est notre objectif. Le Commandant de Compagnie, et les Chefs de section viennent d'aller le reconnaître.

TOUT EST DANS L'ORDRE :

Le 25 août 1944 à 6 heures, fidèle au rendez-vous, seule sous les platanes, accompagnée des cris de myriades de moineaux piaillards et rigoleurs, la compagnie qui s'est bourrée, de munitions, monte jouer sa carte.

Ses partenaires allemands, déjà attablés, attendent ce jour depuis des mois. Nous, depuis des années . . .

Par les escaliers de la rue Abbé DASSY, par la rue Vauvenargues, puis par les jardins côté droit de cette rue, insensiblement, lentement, les hommes s'infiltrèrent, se glissent, s'insinuent, avancent. Deux F. F. I. accompagnent la section et livreront en partie le même combat (1). En contre-bas, sur la droite un blokhau est repéré sur le toit de l'hôpital dit «l'Angélu». Un casque et une binoculaire en émergent. Le tireur d'élite de la section bien camouflé, ajuste lentement, et avec dix balles traceuses déchiquète l'instrument, aveugle l'observatoire. C'est le premier coup presque anonyme.

Les Tirailleurs, comme des chenilles processionnaires, passent, de mur en mur, de jardin en jardin. On nous aide avec des échelles. La section arrive ainsi devant le dernier obstacle. Derrière, c'est le jardin de l'Evêché, puis le roc nu qui monte vers Notre Dame. Avec une échelle obligeamment fournie par Monseigneur l'Evêque, la section se glisse sous les dernières frondaisons, dans le jardin épiscopal.

(1) Ils disparaîtront un peu avant l'assaut.

Devant nous, la basilique, immense et majestueuse, caressée par les premiers rayons de soleil, irradie alentour.

Plus qu'un objectif de choix, beau, irréal, c'est un but, une mission, un symbole.

Sur sa droite, dans l'épine rocheuse qui descend vers la mer, quelques artilleurs allemands «fignolent» leurs 88.

Ils vont des casemates aux canons. La vie de tous les jours . . .

Je les observe longuement à la jumelle, pendant que mes hommes préparent leur tir.

Inopinément, je fais ouvrir le feu d'un F. M. sur les pièces. Des Allemands tombent, d'autres se terrent. Du pied de Notre Dame, l'ennemi riposte au petit bonheur.

Le charme est rompu, la promenade terminée, l'affaire de Notre-Dame commence.

Il est 8 heures, il fait beau, on sent la joie de vivre, c'est le 25 du mois d'août.

*

* *

DEUXIEME PHASE

Le rocher alentour est truffé de casemates. On soupçonne des observateurs allemands dans le clocher de la basilique.

L'affaire commence. Les trois F. M. de la section tirent maintenant sur les embrasures visibles. L'Allemand tire sur les arbres qui nous camouflent.

Deux de mes hommes sont blessés aux jambes. Je fais cesser le feu. Celui de l'ennemi se calme aussi. On ramasse les blessés qu'il s'agit de transporter dans la maison d'été de l'Evêque, vingt mètres sur la gauche. Au signal, tout le monde tire et, d'un bond, les blessés sont portés à l'abri, dans la cuisine de Monseigneur. Impossible de rester dans ce jardin, dominé de toutes parts. Je transforme la résidence en centre de résistance, et garnis toutes les ouvertures de tireurs.

Monseigneur DELAY et le Chanoine GROS, (son officier adjoint), ligaturent les plaies de mes blessés; mains chrétiennes, sang musulman, tout est dans l'ordre.

Vers midi, la résidence est méconnaissable. La superstructure brûle, les 88 martèlent les murs, de toutes les fenêtres nous tirons sans arrêt. Il ya du sang partout.

J'ai envoyé chercher un brancardier du Bataillon, «Père Blanc dans le civil», qui fait, entre deux rafales, une entrée très remarquée. Après avoir pansé les blessés, et s'être fait connaître, sur mon conseil, de Monseigneur l'Evêque, il reçoit la sainte bénédiction, sous l'œil arrondi et interrogateur des tirailleurs, lesquels, entre deux tours de tir aux fenêtres, cassent placidement la croûte, et ne perdent rien de la scène.

Quelques éclats pénètrent de temps en temps dans la cuisine et en compromettent la bonne ordonnance initiale : ce que voyant, mon brave Touati, à l'esprit toujours pratique, m'offre généreusement un pot de «confiture épiscopale», pendant qu'il est temps.

Par moment il faut crier pour se faire entendre à deux mètres. Le feu est d'une intensité inouïe.

En fin de matinée, deux chars sont venus appuyer l'action de la Compagnie. Au milieu de la rue Vauvenargues, et des rafales qui font gicler le goudron à ses pieds, le Lieutenant Pichavant observe à la jumelle.

Au début de l'après-midi, le char "Jeanne d'Arc" touché par deux 88, alors que je suis couché derrière lui, prend feu et flambe avec une partie de son personnel, sous nos yeux, sans que nous puissions faire quoi que ce soit d'efficace, pour aider ces malheureux. Grimpé sur le char qui commence à brûler, j'essaie vainement d'ouvrir les panneaux. Le Maréchal des Logis Kech André, chef de char, le Brigadier tireur Guillot et le chargeur-radio Clément Désiré, périront dans le char. Le conducteur Riquelme Antoine, ainsi qu'un autre servant peuvent sauter à temps, aidés par les Tirailleurs de la section Martini.

Son compagnon de lutte «Le Jourdan» s'élançait vers la montée de l'oratoire, mais saute sur la première rangée de mines et, déchenillé, s'immobilise. Un instant j'ai cru apercevoir les petites flammes traîtresses commencer à lécher ses flancs. Heureusement rien de pareil ne se produit. L'équipage, stoïque, tire tout ce qu'il peut, sur les embrasures des blocs Allemands. J'apprendrai plus tard que ce faisant, il est en train de nous sauver la vie.

(Le sous-officier allemand, spécialiste des lance-flammes, à un moment où il observera par un créneau, aura le crâne éclaté, par un gros éclat d'un obus tiré par le «Jourdan»).

LES LANCE - FLAMMES :

Vers 15 heures, la montée de l'Oratoire semble s'embraser, d'immenses langues de feu sortent du roc et balayent le chemin. Leur souffle brulant arrive jusqu'à nous. Le dispositif permanent des lance-flammes : à déclenchement électrique vient de jouer. Je m'explique mal cette action prématurée. Peut-être veut-on nous intimider en nous faisant supposer que ce n'est là qu'un hors d'œuvre, que, tapis derrière les cactus, d'autres engins veillent, prêts à se déclencher. Un restant de goudron brûlant se coagule lentement par plaques, le long de la longue montée.

C'est à ce moment là que je tente ma première sortie, pour essayer de profiter de l'appui du char déchenillé. Celui-ci arrêté où il est, est couvert sur sa droite par un épaulement rocheux qui le soustrait au feu des 88. C'est une chance.

Les hommes, regroupés au premier étage de la résidence Episcopale, côté rue Vauvenargues, sont nerveux et hagards. La porte ouverte, un premier bond de décollage me porte à une vingtaine de mètres, suivi de quelques hommes. Un obus explose alors derrière nous, faisant deux blessés. L'un d'eux, le poignet coupé net, asperge de sang ses camarades en se débattant. Il faut refluer dans la maison. Je considère alors, qu'il conviendrait que Monseigneur l'Evêque et le Chanoine Gros abandonnent leur résidence. Le risque augmente sans arrêt. La maison devient intenable.

Emportant avec eux les «saintes espèces» entre deux rafales, les deux ecclésiastiques se glissent le long des murs de la rue Vauvenargues, et disparaissent sains et saufs. Je me sens plus à l'aise.

Entre temps, par les jardins, j'ai réussi à évacuer mes blessés. A 16 heures, le Lieutenant Pichavant qui a perçu un fléchissement dans l'âpre résistance ennemie, me donne l'ordre formel d'attaquer. Il sent que l'assaut ne pourra être donné que par surprise, au culot, dans un temps mort, comme il s'en produit quelquefois, après une période de feu intense.

Afin de reprendre ma section en main, avant l'assaut, je fais repasser le mur du jardin épiscopal, homme par homme, pour procéder à un regroupement dans le deuxième jardin, relativement plus calme, moins battu par le feu.

Je peux ainsi adresser un mot à chacun, et reconstituer les groupes. Puis, je me porte d'un bond en arrière de la rangée des lance-flammes et fais signe aux Tirailleurs de me rejoindre, homme par homme, très espacés. La Compagnie tire par dessus nous, tout ce qu'elle peut, aveuglant les meurtrières des blokhaus. Formation : groupe Lassami en tête, les deux autres groupes m'encadrent. Le feu ennemi est sporadique et mal ajusté, il faut en profiter. Mon ami, l'Aspirant Ripoll qui commande la Section de Mitrailleuses, s'avance sur ma droite, canne à la main, seul et au pas. Un défi aussi merveilleux que gratuit. Lorsque Ripoll arrive à hauteur du Groupe de tête, trente mètres devant moi, je me lève, carabine, à bout de bras, et la section entière part en hurlant. L'assaut est lancé.

A chaque instant nous nous attendons à être balayés par un lance-flammes. Une mort que je n'avais pas prévue. Les quatre cents mètres de terrain grim pant me paraissent interminables. Je rattrape devant l'enceinte le premier groupe et Ripoll. J'active la pénétration dans la cour intérieure, en franchissant le portail et le mur de clôture. Nous tirons quelques rafales sur les entrées d'abris. Un bras tend un mouchoir blanc. Je fais cesser le feu, et dans leur langue commande aux Allemands de sortir. Nous les regroupons. Nous les fouillons. Ils sont vingt-trois, commandés par un Feldwebel, qui nous signale que leurs camarades blessés ou morts sont restés dans les deux blokhaus en béton, aménagés au pied même de Notre Dame.

- Je dis à Ripoll mon inquiétude, d'être dominé par la masse immense de la Basilique et de son clocher, qui pourraient cacher facilement, des centaines d'hommes.

- Le drame serait la contre attaque, qui nous rejetterait.

je n'ignore rien de l'importance tactique de Notre Dame de la Garde, laquelle, dominant la ville entière, en est la véritable clé, et constitue, pour les réglages des tirs de notre artillerie, l'observatoire idéal. Il faut tenir, et éviter la surprise.

- Le Feldwebel m'affirme qu'il n'y a pas de soldats allemands dans la Basilique. Il faut en être sûr. D'accord avec Ripoll, je désigne un groupe de combat, et le place sous son commandement.

Sous le feu grandissant, venant des îles du Frioul, la petite troupe disparaît dans la Basilique avec l'intention de visiter le clocher.

Quelques minutes plus tard, un tirailleur de ce groupe, redescend affolé, et tombant à mes pieds me dit : « y en a les Boches là-haut ». J'explique ça au Feldwebel, et lui dis qu'il va venir avec moi . . . voir, et qu'ensuite nous réglerons nos comptes.

L'entrée est maintenant bien défendue par deux fusils-mitrailleurs en tirs croisés. J'en laisse le commandement à un sous-officier. Le tirailleur en tête, le Feldwebel, votre serviteur et Touati, mon ordonnance, bourré de grenades, nous nous élançons vers les escaliers extérieurs, fortement battus par le feu, gagnons l'intérieur, puis par des escaliers dérobés débouchons sur une grande terrasse côté Est. Je vois des Allemands désarmés et prisonniers (1 officiers et 8 hommes).

Le groupe Ripoll, le Recteur, Monseigneur Borel, la Mère Supérieure, derrière laquelle s'est précipité le Feldwebel, et trois ou quatre sœurs.

Les Allemands qui avaient grimpé, côté Sud par des échelles en corde, constituaient l'observatoire d'Artillerie, chargé de régler les tirs contre nous. Leur Officier, le Recteur Borel et les Sœurs m'affirment que le Feldwebel et ses hommes ignoraient réellement la présence de ces artilleurs allemands dans la Basilique. L'atmosphère se détend. Je laisse quelques hommes pour surveiller le côté Sud. Je fais couper l'échelle, et ramène les prisonniers. Arrivé en bas, je grimpe sur le parapet, et fais enfin signe au Lieutenant Pichavant, toujours bloqué au bas de la pente, que nous tenons la basilique.

Le feu est intense. Arrivent alors, le Sergent Chef Duval de la 2ème Compagnie et le Maréchal des Logis Chef LOLLIOT, Chef du char Jourdan. En plaisantant un peu, je les prie de profiter de l'occasion pour visiter la Basilique. Ils trouveront là-haut l'Aspirant Ripoll qui la connaît comme un guide professionnel. Sous le feu, ils s'élancent vers l'escalier et disparaissent.

Ce sont eux, avec le vieux Recteur, Monseigneur Borel, homme d'action, qui a toujours tenu tête aux Allemands, en refusant d'évacuer Notre Dame, et l'ami Ripoll (première bande des quatre, connue), qui hisseront du côté le plus vu, un immense drapeau tricolore, le plus grand de la Basilique. Je m'en aperçois lorsque le tir ennemi s'arrête net. Je me demande ce qui arrive, mais un tirailleur, du doigt me montre le drapeau.

Une puissante clameur, incroyable comme sortie du fond de la terre, monte alors de la ville. Cent mille poitrines viennent de hurler leur joie.

Marseille sait que la Bonne-mère est délivrée. Les Allemands aussi.

Un peu plus tard, vers 18 h 00, la section de l'Adjudant Herbelin (40 hommes environ) de la 2ème Compagnie, réussit à nous rejoindre. Je lui confie la garde de l'entrée. Je place mes hommes au Sud et à l'Est. Je ne crains plus alors, une éventuelle contre-attaque, mais le feu ennemi, hargneux, tenace, coléreux, reprend de plus belle. Le drapeau visé, ne tombera pas. Deux de mes prisonniers seront blessés par leurs propres obus. Des trous, par lesquels un homme pourrait passer, seront ouverts dans les murs de la Basilique par l'artillerie allemande. Je fais entrer une partie de mes hommes dans les blockhaus, afin de les mettre à l'abri.

Après plusieurs tentatives pendant lesquelles les autres sections de la Compagnie subiront des pertes, le Lieutenant Pichavant réussit vers 19 h 30 sous un feu intense, à atteindre la basilique. Nous nous retrouvons avec l'émotion que l'on devine. Pichavant me fait part de son inquiétude : il reste, terrés dans une galerie, au pied de Notre Dame, sur la droite de notre axe d'attaque, de nombreux Allemands qui résistent toujours. Depuis mon arrivée (16 h 00) à 19 h 30, j'ai eu le temps de parler longuement avec les 23 prisonniers des blockhaus, et les 9 du clocher (Artilleurs).

Je propose au Lieutenant Pichavant d'envoyer deux ou trois de ces prisonniers, parlementer avec leurs camarades de la galerie. S'ils ne reviennent pas, tant pis, nous n'en sommes pas à trois prisonniers près. Ils ont vu qu'ils étaient bien traités, nous sommes en train de soigner leurs blessés. Leur hantise est d'être pris par les F. F. I. Il n'y en a pas un parmi nous. Pichavant acquiesce. J'explique l'affaire, et fais traduire phrase par phrase, puis demande des volontaires. Ils sont nombreux, ce qui pourrait paraître inquiétant. Je désigne un sous-officier (unter-officier) et deux hommes. Je leur dis de revenir, si leurs camarades ne veulent pas se rendre, et surtout de ne pas attendre la nuit, ce qui rendrait leur retour scabreux. Ils partent allègrement, et nous prévenons tout le monde de l'opération, pour éviter une méprise. Une heure après environ, nos trois délégués en tête, une colonne de cinquante

prisonniers environ, dont un Commandant et huit officiers, viennent se rendre au Lieutenant Pichavant. La tentative à pleinement réussi.

A partir de 20 h 00, le feu se calme. Des civils Marseillais, viennent à Notre-Dame, récupérer leurs postes radio, entassés contre le mur d'enceinte.

L'Officier Français, observateur, qui dès lors, règlera nos tirs, vient d'arriver, avec ses hommes et son poste de radio.

Guidés par nos tirailleurs, qui connaissent maintenant la Basilique à fond, ils vont s'installer dans le haut du clocher.

Trois jours de combats, seront encore nécessaires, avant d'obtenir, le 28 août 1944 à partir de 13 heures, la reddition du Général Allemand Schaeffer, et de toutes ses troupes, qui occupaient Marseille et ses environs.

Le lendemain, 29 août, sur le Vieux Port, un pathétique défilé, où se côtoieront, au coude à coude, Armée d'Afrique et F.F.I., marquera solennellement, et avec éclat, la fin d'un cauchemar.

Précisions

A la demande de quelques érudits, férus et passionnés par l'histoire de la Libération de leur Ville et de ND, fortement résumée et condensée dans le texte, j'apporte ici, avec plaisir, quelques précisions de détail, quant à l'assaut et la pénétration dans l'enceinte, qui entourait à l'époque, la Basilique. Cette enceinte lui donnait l'allure, et la réalité d'un Fort.

Deux mots sur la section d'assaut : Effectif au débarquement le 16 août : 45 hommes. Effectif le 25 août : 32 hommes. Les 3 groupes de combat ne sont plus qu'à 9 hommes. Elément de commandement : 5 hommes. Ayant déjà reçu et apprécié le tir des lance-flammes (LF), dans la crainte d'un recommencement, je conseille, pour ceux qui en ont, le port de lunettes, et j'ordonne de placer la crosse des fusils, outils plats, ou tout autre écran, devant les yeux, jusqu'à ce que chacun soit arrivé derrière la rangée visible des LF. Si, par malheur, il existait une autre rangée, derrière celle connue, "Mektoub". Les yeux brûlés, la cécité à vie, guettent ceux qui reçoivent une "giclée" de LF, de face, visage non protégé.

Ordres d'assaut. Montée directe sur la Basilique, sous-appui de feu de la Compagnie, et du char Jourdan, devant nous.

1er temps : Porter la section et la regrouper au-delà de la ligne des LF. Passer homme par homme entre deux LF. (Traces noires sur le sol). Commandements par gestes. Chefs de groupes : se retourner fréquemment vers le chef de section.

Formation : en triangle, pointe en avant (Groupe Lassami). Hommes dispersés au maximum. Bonne chance. Premier groupe : en avant.

Le feu de la Compagnie, se déchaîne. On n'entend plus rien d'autre. Nous suivons anxieusement, le cœur serré, la progression des neuf hommes. Je démarre, dès qu'ils sont au-delà des LF, suivi, côté gauche du deuxième Groupe et de mon élément de commandement : Bazooka, Galiza, Soler, l'agent de transmissions, Touati qui me suit, juste derrière moi. Le troisième groupe, côté droit, encadre en progressant le "Jourdan", le dépasse sous les yeux attentifs de son équipage qui nous protège par son tir et de celui du "Fabert", qui observe.

Trente mètres devant nous, le Groupe Lassami se plaque au sol. Je me retourne et vois que l'ami Ripoll m'a emboîté le pas. Beau et magnifique geste du chef de la section d'appui, pour répondre à des plaisanteries, échangées le matin (1). Sourire au passage, quelques signes à mes hommes, car avec la mitraille qui siffle sur nos têtes, on ne peut se parler.

2ème temps : Je me lève, carabine à bout de bras, et bondis en avant, imité par toute la section, qui part en hurlant, malgré le bruit infernal ambiant.

Je rattrape vite Ripoll, qui s'est mis à courir en zigzaguant...comme tout le monde, et alors, au coude à coude, la tête vide, le souffle court, haletants, nous courons, courons encore, seule façon de se sortir de là.

Le Groupe Lassami disparaît dans l'entrée, entre deux hauts murs d'enceinte, et bute sur un misérable portail en planches séparées (claire-voie), ce qui permet le tir, sur l'ouvrage qui se trouve dans l'axe. La section arrive d'un bloc, dans cette nasse. J'ajoute un FM pour défendre le portail, et fais signe de cesser le feu, le temps d'exhorter les Allemands à se rendre. Puis je me prépare à tirer une grenade anti-char, sur la serrure de ce foutu portail. Ce que voyant, un jeune Tirailleur, me crie : sténa, sténa (attends), puis jette à terre sac et fusil, et leste comme un singe, franchit le portail, mains agrippées aux

lattes, entre lesquelles chacun a repéré la clé, sur la serrure (incroyable). Je vois qu'un chiffon blanc se balance au bout d'un bras qui émerge des escaliers du blockaus de droite. Le portail s'ouvre. Je n'ai que le temps de crier : premier groupe, bloc de droite. Deuxième sur celui de gauche, et la section entière de partir en avant. Encore un coup de gueule en Franco-Allemand, et mains en l'air, nos ennemis sortent des deux blockaus. La meilleure solution pour eux.

Voici un épisode inédit.

Dès le regroupement des prisonniers effectué (23 valides), je lève le nez, et suis subjugué par la masse impressionnante de la majestueuse Basilique, qui nous écrase en un à pic, aussi merveilleux... que dangereux. Nous ignorons tout du système de défense allemand, de son effectif. J'imagine une pluie de grenades venant du haut, ou deux sections débouchant du bas... en contre-attaque. Ma réaction est immédiate : Tout le monde dehors, dans la pinède, à cinquante mètres. On bouscule les prisonniers (on s'installe hors de portée de grenades) et on procède à leur fouille. Deux FM tiennent l'enfilade sous leur feu. Le fameux portail, grand ouvert est bloqué. J'interroge le Feldwebel et deux ou trois soldats qui parlent français. Je fais cesser, au passage, un tir impromptu sur le chef du Jourdan : Lolliot qui, dépenaillé, torse nu, noirci, venait aux nouvelles, et paraît tout surpris, de nous trouver dehors, alors qu'il nous croyait dedans. Ayant acquis la conviction qu'il n'y avait pas d'autres Allemands dans la Basilique, je pousse un groupe à l'intérieur, qui se met en défensive à l'autre bout du parvis, puis nous rentrons. Je fais barricader l'entrée, et ferme moi-même, ce satané portail... toujours là, et que je commence à trouver sympathique. C'est alors, pendant que je figole la défense, en bas, que Ripoll nanti d'un de mes groupes, va saluer le Bon Dieu, là-haut... et dire à Monseigneur Borel et aux sœurs Franciscaines (après avoir ramassé les huit Artilleurs observateurs, qui réglaient les tirs d'artillerie allemande, que tout est O.K. à Notre-Dame. J'indique que jusqu'à 18 h 00, nous ne verrons personne. Les tirs allemands iront crescendo jusqu'à 19 h 00, puis se calmeront, et l'accès à la Basilique sera possible.

Seriez-vous étonnés, si je disais une fois de plus : Merci la Bonne Mère.

(1) Je lui disais, ainsi que mes tirailleurs, que nous cherchions un nouveau sous-officier adjoint, etc...

Conclusion : Livrée pendant une trentaine d'années aux tentations diverses, d'historiens ou écrivains, qui ne disposaient pas d'éléments de base, sûrs et incontestables, pouvant étayer leur travail de recherche, l'histoire "de la petite histoire", sur la prise de ND, a été souvent bafouée. On arrive à présent, à une décantation salutaire.

Tout ce qui pouvait exprimer la vérité la plus nette, a été rassemblé, recoupé, contrôlé, soudé, par les témoignages des uns et des autres : Tirailleurs ou Cuirassiers. Reste à oublier quelques heurts. Le temps et la Bonne Mère, y pourvoient. Voici donc la longue montée, qui mène au vrai, de gravie avec peine, comme le fut en 44, celle qui nous permit d'atteindre la Basilique, afin de la rendre à sa vérité, et... aux Marseillais.

Ainsi va l'Histoire des Hommes.

P.S. : Personnalités et individualités ayant réussi à atteindre la Basilique vers 19 h 00 : le Capitaine Jacques André, Commandant le 5ème Escadron du 3ème RCA (observateur envoyé par le Général Sudre). J'ai eu le plaisir et l'honneur, d'adresser cet opuscule, à Monsieur le Général André Jacques - Le R.P. Maurice de Ferryol - Pierre Ichac, dont le camarade, journaliste comme lui, Fernand Pistor, **homme de bien**, fut tué sur les pentes de ND en tentant d'accéder à la Basilique. Trois ou quatre autres.... "aventuriers" pleins de courage, réussirent aussi à l'atteindre. Merci Messieurs.

A.R.